

# Assemblée Générale 2021

## Mot du président

Lorsqu'on se plonge dans la littérature concernant l'aïkido et plus particulièrement les écrits de Maître Ueshiba, ou de ses biographies, on est souvent troublé, voire pour certains, agacé par la place prépondérante qu'occupe le discours spirituel et parfois ésotérique (shingon) dans son enseignement.

Dans cette voie dont il est l'architecte et, à laquelle il nous initie, la pratique prend une place secondaire puisque la technique en soi n'est que le vecteur devant nous mener à un niveau qu'il qualifie, je site, de pleine conscience universelle.

En 1955, dans une lettre de Maître Tsuda, adressée à André Nocquet, celui-ci mettait en garde les occidentaux contre un discours qu'il qualifiait de vulgaire si ceux-ci réduisaient l'enseignement des arts martiaux à une simple notion de self défense, faisant abstraction de toutes conceptions morales et philosophique.

Celui-ci affirmait en outre que les arts martiaux japonais ne peuvent se résumer à la simple maîtrise d'un panel de techniques, inventaire d'exercices physiques ancestrales visant découvrir et maîtriser des potentialités offertes par la bio mécanique. Pour lui la connaissance ultime de la pratique doit aboutir d'une prise de conscience du Soi, autrement dit de l'unification du moi avec le tout.

En occident l'enseignement de l'aïkido s'en tient prudemment à l'éducation physique de la technique dans un cadre parfaitement défini qui répond aux mêmes critères normatives que l'ensemble des pratiques sportives.

Sa seule particularité étant de l'avoir expurgé, du moins en apparence, de toutes velléités inhérentes à l'esprit de compétition, conformément à la volonté de Maître Ueshiba.

Inévitablement cette différence sur la finalité de nos objectifs induit un questionnement. Puisque le théoricien de l'aïkido considère la technique comme un simple accessoire, une sorte abécédaire permettant d'accéder à un état ultime qui va au-delà du connu, et puisque nous, occidentaux, de par notre conditionnement culturel, plaçons la réalisation et la maîtrise d'un catalogue de techniques comme étant une fin en soi, prétendons-nous aux mêmes objectifs et finalement pratiquons-nous la même discipline?

A titre d'exemple, dans le shintoïsme dont il est issu, « ame no tori fune » est un rituel essentiel de communion énergétique du moi avec le cosmos.

Au vu de ce que j'observe depuis des années, ce questionnement rarement abordé est pourtant essentiel si l'on veut parfaire son chemin d'épanouissement avec l'étude des arts martiaux issu du courant Do.

L'aïkido étant un tout, il se suffit à lui-même. Dans ces écrits, synthèse de son expérience et de ces aspirations Maître Ueshiba nous explicite un cheminement d'épanouissement physique et moral accessible à tous selon ces capacités et ses objectifs.

Seulement force de constater que ce séduisant narratif se heurte trop souvent sur le mur des réalités.

La pratique se suffirait effectivement à elle-même si elle n'était pas dévoyée par un certain nombre de missionnaires à la pensée confuse qui s'assignent le devoir de s'approprier et de réinterpréter, par le prisme de leur propre conditionnement culturel et égotique, la finalité subtile de plusieurs siècles d'évolution confronté sans cesse au principe de réalité tactique qu'imposait à l'époque un duel ou le champ de bataille. (Je ramène ici l'esprit curieux à la lecture du Traité de cinq roues de Musashi)

Mainte fois rappeler par maître Ueshiba, de par la simplicité de sa finalité : transmettre l'aïkido qu'il désignait comme l'art de la paix, exige de ne pas se laisser duper par la quête d'un Graal inaccessible parce que noyé dans des éléments de langage déconnectés ou des exigences de maîtrise flirtant avec un purisme inapproprié voir sélectif.

Finalement peu importe le sens que l'on donne à sa pratique, car par essence elle mène à des qualités morales qui commencent par le respect de soi et inévitablement de l'autre.

Christian Le Meur